Laisser Dieu visiter nos incohérences, jusqu'à l'unité de vie

1. Malgré notre profond désir, force est de constater que notre vie est loin d'être unifiée. Nous y décelons tant d'incohérences, de contradictions, de faux-semblants... Comment un tel chaos peut-il répondre à nos aspirations les plus profondes et aux aspirations de Dieu pour nous et pour le monde ?

Et pourtant, nous portons en nous ce désir d'unité, car nous sommes essentiellement « un ». Notre conscience est une. Et au plus intime, nous avons ce désir et cette possibilité de dire « je » avec simplicité pour un épanouissement plénier, paisible et joyeux.

Écoutons d'ailleurs le Christ acclamer Nathanaël : « Voici vraiment un Israélite : il n'y a pas de ruse en lui » (Jn 1,47)! N'est-ce pas là la confirmation que ce désir d'unité et de cohérence de notre vie en conscience, est aussi le désir du Christ pour nous ?

Nathanaël lui demande : « D'où me connais-tu ? »
Jésus lui répond : « Avant que Philippe t'appelle, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu. »

« Je t'ai vu ». Laissons le Christ nous regarder. Regardons notre vie avec le regard du Christ. Tel est ce qui se joue à l'intime de notre conscience éclairée par la présence de Dieu. Laissons notre conscience

être éclairée par le Christ puis notre conscience éclairer notre agir.

La lumière du Christ vient éclairer en notre conscience les incohérences de notre existence pour nous offrir un geste, une parole, qui en résout la tension et l'apparent paradoxe. Il ne s'agira pas d'un grand soir ni d'un grand programme. Mais ne méprisons pas cette petite inspiration, car c'est ainsi que l'unité adviendra, geste après geste, pourvu que nous soyons fidèles à notre vocation vécue d'une manière ajustée à nos interlocuteurs. Laissons ainsi l'œuvre du Christ se faire en nous.

Thomas More tient beaucoup à ce que nous nous inscrivions dans cette dynamique. Dans un courrier à John Colet en octobre 1504, il dénonce vertement ces soi-disant « médecins des âmes » dont l'incohérence ruine toute crédibilité :

... On voit monter dans la chaire de Saint-Paul [la cathédrale de Londres] des médecins qui promettent la santé. Mais lorsqu'on les a vus pérorer brillamment, leur vie et leurs propos se querellent si fort qu'ils irritent la plaie au lieu de l'adoucir. Car ils ne pourraient persuader les gens, alors qu'ils sont les plus malades de tous, qu'ils ont ce qu'il faut pour se voir confier avec raison la cure des maladies d'autrui...

Il est bon de s'interroger sur notre désir de cohérence et d'unité. Sommes-nous résolus à laisser le Christ visiter nos incohérences pour en faire des opportunités de conversion ? La réponse ne tient qu'à nous. Mais l'enjeu est de taille. Comment imaginer qu'un bien commun puisse jaillir d'un cœur divisé ?

2. Reconnaissons que pour coopérer à cette œuvre d'unification intérieure que Dieu souhaite pour nous mais ne peut accomplir sans nous, un regard lucide sur notre réalité est nécessaire, un regard authentique et non seulement sincère.

Méditons la Parabole du pharisien et du publicain :

Il dit encore cette parabole, en vue de certaines personnes se persuadant qu'elles étaient justes, et ne faisant aucun cas des autres : deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un était pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien, debout, pria ainsi en lui-même : O Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères, ou même comme ce publicain ; je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tous mes revenus. Le publicain, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel ; mais il se frappait la poitrine, en disant : O Dieu, sois apaisé envers moi, qui suis un pécheur. Je vous le dis, celui-ci descendit dans sa maison, justifié, plutôt que l'autre. Car quiconque s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé. (Lc 18,9-14)

Nul doute que notre pharisien est sincère. Il n'est pourtant pas authentique. Il se voit comme un juif pieux, capable de se contrôler et de dominer le monde. Intérieurement, il se croit en accord avec les préceptes de la Loi juive. Mais en réalité « il ne fait aucun cas des autres », il s'éloigne du monde et s'en fait la mesure. Il n'a pas accès à la réalité telle qu'elle est, il juge le monde extérieur à l'aune de sa pensée, de ses convictions. Sa sincérité est une justification qui le coupe du réel. Sa conscience est fermée. Elle le conduira tôt ou tard à la jalousie, à l'envie... et qui sait au conflit. On imagine bien la suite guerrière de

ce sentiment de supériorité. C'est le risque que nous courons nous aussi, lorsque nous sommes en proie à nos autojustifications.

Alors comment faire pour adopter un regard lucide sur la réalité et sur nous-mêmes dans cette réalité? En d'autres termes, comment distinguer entre sincérité et authenticité?

L'incohérence est notre lot. Et elle se drape de justifications. Comment dépasser ce piège sévère pour gagner en lucidité et vivre authentiquement en conscience? La clé réside en ce que notre unité s'éprouve d'abord dans notre corps, écrin de toute relation à autrui.

Nous sommes corps, âme irrationnelle, âme rationnelle et esprit. De toutes ces dimensions de notre personne, seul le corps est indiscutablement rivié à l'ici et maintenant. Il est donc le plus sûr témoin de notre unité, de notre agir en conscience, de notre qualité de présence. En conscience, il est corps animé de l'intérieur, souple. En résistance, il est chair, subissant l'extérieur, tendu. Et son message ne peut mentir. Son état s'impose à notre considération: il est notre garde-fou sur la voie de la vie en conscience, comme l'indiquait Thomas More.

Que nul ne crie à l'étrangeté si, dans cette maladie qui est spirituelle, je conseille de recourir au médecin du corps. Car l'âme et le corps sont si liés ensemble et si solidaires qu'à eux deux ils ne font qu'une seule et même personne: le désordre d'un des composants entraîne parfois le dérèglement des deux¹.

1. *Dialogue du réconfort*, op. cit., p. 288.

En conscience, corps, âme et esprit font l'expérience d'une belle unité. L'intuition qui jaillit à l'intime de notre conscience bénéficie des informations que le corps lui fournit sur la réalité et le met en mouvement pour se déployer de manière ajustée. Ainsi le corps joue-t-il un rôle de courroie de transmission entre ma vie intérieure et l'extérieur.

Au contraire, si d'aventure nous trahissons l'intuition de notre conscience, l'unité est brisée, âme rationnelle, irrationnelle et corps ne sont plus assumés ensemble par la vie de l'esprit. L'âme rationnelle se contemple pour chercher des justifications. L'âme irrationnelle se fatigue dans des émotions épuisantes. Et le corps devient le lieu d'une confrontation entre l'idéologie et l'extérieur, lieu de combat. Il s'arme. Se rigidifie.

Forts de cette réalité, soyons attentifs à l'invitation du Christ de prendre soin de la totalité de notre personne, de notre âme et de notre corps. À l'exemple de Thomas More, sachons assurer la maîtrise de notre corps par des pratiques habituelles de jeûne ou d'ascèse qui nous assurent que c'est bien l'esprit qui triomphe et non les instincts. Inversement, n'hésitons pas, comme le Christ, lorsque nous sommes « fatigués par la route » à nous asseoir « près de la source » (Jn 4,6) et à Son invitation à « [aller] à l'écart dans un endroit désert, et [nous] reposer un peu » (Mc 6,31).

Ainsi, nous saurons faire de notre corps un allié sûr de notre agir en conscience.

Thomas More nous livre un exemple éloquent d'authenticité lorsqu'il est interpellé par sa fille bien-aimée Margaret pour signer l'acte de suprématie qui fera d'Henry VIII le chef de l'Église d'Angleterre.

Dans ce dialogue rapporté par Margaret, Thomas More – malgré la situation ultime dans laquelle il se retrouve – témoigne d'une grande douceur, de beaucoup de mesure dans ses propos et d'une délicate bienveillance pour tous les acteurs de ce drame dont il est pourtant la victime.

– « [Margaret]: En toute bonne foi, je ne saurais mieux faire, après tant d'hommes avertis, que de te dire comme Master Harry: « Pourquoi refuses-tu de prêter le serment, papa? Je l'ai prêté moi-même ».

– [Thomas More] se mit alors à rire en disant: « Ce mot-là convient bien à Ève car elle n'offrit pas à Adam de pire fruit que celui qu'elle avait mangé. »

– [Margaret]: « Pourtant, mon père, sur ma foi, je crains fort que cette affaire ne te plonge dans des difficultés prodigieusement graves. Tu sais bien, car je t'en ai parlé, que Master Secrétaire t'a fait dire, comme un vrai ami, que le Parlement siégeait encore! »

– [Thomas More]: « Margaret, je l'en remercie bien cordialement. Mais comme je te l'ai dit à plusieurs reprises, je n'ai pas cessé d'y songer. Et je sais bien que, si le Parlement faisait une loi destinée à me nuire, cette loi ne pourrait être légitime. Mais Dieu, j'ai confiance, me gardera dans cette grâce, concernant mon devoir envers mon prince, qu'aucun homme ne me blessera, même s'il agit injustement contre moi – en vérité, je viens de te le dire, ceci ressemble à une énigme, dans le cas où un homme pourrait perdre la tête sans subir aucun mal

–. Néanmoins, j'ai bon espoir que Dieu ne souffrira jamais qu'un prince si bon et si sage récompense ainsi les longs services de son fidèle serviteur. »²

Nous voici donc invités à emprunter ce chemin de tendresse, d'ouverture et de douceur si caractéristique de l'authenticité et si éloigné de la rigidité péremptoire d'une sincérité justifiée.

À chaque circonstance, il nous revient de choisir d'être fidèle à l'intuition qui jaillit de notre conscience. Et pour ce faire, à vivre avec naturel jusqu'à ce que notre corps nous indique une crispation rapidement synonyme de déni, fuite ou résistance. C'est le moment de la relecture. Soyons attentifs à ce qui se passe et interrogeons-nous sur la meilleure manière de rester en conscience à ce moment-là.

Formulons donc le désir d'être à l'écoute de notre corps pour prudemment discerner la bonne conduite à tenir.

Dès le constat d'une crispation (déni, résistance ou fuite), dans le doute, nous aurons à cœur de nous replacer intérieurement en présence de Dieu pour nous en remettre à Lui de bon cœur et recouvrer l'intuition du geste qu'Il nous inspire.

Ainsi, de choix en choix, notre corps, fidèle capteur du réel, nous aidera à affiner notre appréciation de la réalité et à progresser dans notre agir en conscience. Il sera le lieu d'une authentique alliance entre notre intériorité et la réalité (circonstances et personnes) qui nous entoure.

2. *Lettres de captivité*, Lettre VII.